

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

BLAY, Jacqueline (2010) *Histoire du Manitoba français (tome 1 : « Sous le ciel de la Prairie, des débuts jusqu'à 1870 »)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 360 p. [ISBN: 978-2-923673-10-3]

BLAY, Jacqueline (2013) *Histoire du Manitoba français (tome 2 : « Le temps des outrages (1870-1916) »)*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 409 p. [ISBN: 978-2-896113-79-8]

Michel Verrette

Volume 27, numéro 2, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Verrette, M. (2015). Compte rendu de [BLAY, Jacqueline (2010) *Histoire du Manitoba français* (tome 1 : « Sous le ciel de la Prairie, des débuts jusqu'à 1870 »), Saint-Boniface, Éditions du Blé, 360 p. [ISBN: 978-2-923673-10-3] / BLAY, Jacqueline (2013) *Histoire du Manitoba français* (tome 2 : « Le temps des outrages (1870-1916) »), Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 409 p. [ISBN: 978-2-896113-79-8]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 27 (2), 349–356. <https://doi.org/10.7202/1034292ar>

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

BLAY, Jacqueline (2010) *Histoire du Manitoba français* (tome 1: «Sous le ciel de la Prairie, des débuts jusqu'à 1870»), Saint-Boniface, Éditions du Blé, 360 p. [ISBN: 978-2-923673-10-3]

BLAY, Jacqueline (2013) *Histoire du Manitoba français* (tome 2: «Le temps des outrages (1870-1916)»), Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 409 p. [ISBN: 978-2-896113-79-8]

Voici donc les deux premiers tomes, d'une série de cinq, du grand projet sur le Manitoba français de Jacqueline Blay. L'introduction du tome 1 nous en présente l'ensemble. Arrêtons-nous y afin de bien saisir ce en quoi consiste ce projet et comment l'auteure conçoit son travail, car c'est ce qui va donner le ton à son œuvre.

Pour commencer, Jacqueline Blay s'est donnée une mission, «un véritable devoir de mémoire. Devoir parce qu'il faut éviter que les luttes du passé tombent dans l'oubli, tout simplement» (t. 1, p. ix). Son ambition: «chercher les clés du passé et du présent» (t. 1, p. ix). Comment? Dans une entreprise globalisante qui veut «reprendre les informations, éparpillées jusqu'à présent dans des articles, des livres, des thèses, et jamais rassemblées dans un seul et même ensemble, francophone ou anglophone» (t.1, p. ix). Son projet, en même temps, répond au concept de la synthèse et le contredit. Il y répond par les sources utilisées: articles, livres et thèses. Par contre, par l'ampleur du projet, c'est en quelque sorte une anti-synthèse puisque, par définition, la synthèse vise à rassembler de manière concise les idées, les faits, les événements se rapportant à une question, à un sujet donné. Cette ambition globalisante de l'auteure explique à elle seule l'étendue, cinq volumes, du plan de travail. Cette approche synthétique explique aussi la forme qu'a prise le travail de l'auteure. Bien que nombre de documents cités datent du XIX^e siècle, elle s'appuie peu sur des sources archivistiques *stricto sensu* utilisant plutôt du matériel connu, parfois méconnu ou oublié.

L'auteure veut aussi donner un «coup de chapeau» aux générations passées qui ont mené la lutte de la survivance francophone au Manitoba (t.1, p. ix). Enfin, Blay semble motivée

dans sa quête de revitalisation de la mémoire collective des francophones manitobains, mémoire tombée dans une certaine passivité collective depuis les années quatre-vingt, et de la reconnaissance de leurs droits constitutionnels:

Et est-ce que la patience de l'opprimé fait place à la complaisance de l'égalité? Est-ce que les craintes de perdre sa langue, donc sa foi à une certaine époque, et plus tard sa culture, ont diminué à tel point que la vigilance contre l'assimilation n'est plus qu'une crainte dépassée, ou un point de vue réaliste? C'est en retraçant cette *Histoire du Manitoba français* que l'on peut trouver une partie des réponses à ces questions. L'autre partie est en chacun de nous (t.1, p. x).

Voilà donc pour l'ensemble du chantier que constitue cette *Histoire du Manitoba français*. Regardons maintenant ce que nous réservent les deux premiers tomes.

Le but du tome 1 est de retracer l'origine des diverses populations qui peuplent la colonie de la Rivière-Rouge des débuts jusqu'à l'entrée du territoire dans la Confédération canadienne en 1870. L'auteure veut ainsi montrer les différences culturelles mais surtout les tensions, tant sociales que politiques, créées par ces différences.

Ce volume se divise en trois parties. La première s'intitule «De Paris, Londres et Montréal à La Fourche» et compte deux chapitres. Le premier porte sur la traite des fourrures qui mène les Européens, Français et Anglais, jusque dans l'ouest de l'Amérique du Nord. Une grande place est faite aux La Vérendrye et à la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) ainsi qu'à sa contrepartie anglaise, la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) venue du nord, sans oublier les rivalités entre celles-ci. Le chapitre se termine par la présentation des différents groupes sociaux qui occupent le territoire à cette époque: autochtones, métis, européens, canadiens «hommes libres». L'auteure met la table pour ce qui l'intéresse vraiment, c'est-à-dire la création de la colonie de la Rivière-Rouge. Le chapitre deux porte sur les débuts de la colonie d'Assiniboia par lord Selkirk (1812), comment celle-ci se retrouve prise entre les feux des intérêts divergeants de la CBH et de la CNO, qui culmine avec les événements de «La Grenouillère». On insiste aussi sur l'ambiguïté des pouvoirs juridiques entre la charte de la colonie

et les pouvoirs du gouverneur du Bas-Canada ainsi que sur le rôle que cette ambiguïté jouera dans l'avenir de la colonie.

La deuxième partie, qui comprend trois chapitres, couvre la période de 1818, avec l'arrivée de l'abbé Provencher, jusqu'aux années précédant la création de la province du Manitoba et son intégration au Canada. Le chapitre 3 est une longue parenthèse dans l'histoire de la CBH qui raconte, à travers la biographie des principaux chefs religieux, l'implantation des institutions catholiques et protestantes, sans oublier les rivalités qui s'esquissent. Le chapitre suivant marque un retour au commerce des fourrures avec la fusion CBH / CNO en 1822, la restructuration qui s'ensuit et son effet positif sur les effectifs de la colonie, le rachat de la colonie par la CBH en 1836, la formation du Conseil d'Assiniboia pour l'administration de la colonie, l'affaire Guillaume Sayer, qui mène à la liberté de commerce, mais, surtout, qui illustre «la question de droits juridiques, identitaires et linguistiques» (t. 1, p. 149). Enfin, faits marquants de la période, l'arrivée des premiers «Canadiens» du Haut-Canada, des trouble-fête, et les rivalités religieuses qui s'aiguisent. Le dernier chapitre de cette deuxième partie aborde la période qui précède les négociations puis l'admission de la colonie dans la Confédération canadienne. Après un long rappel des événements menant à la Confédération en 1867, l'historique des négociations ayant mené à l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique* (AANB); le tout débutant avec le *Rapport Durham*, élément central de la thèse de l'auteure sur les visées assimilatrices des Canadiens français par les *Canadiens*. Par la suite, Jacqueline Blay développe longuement, dans le détail, sur les tractations entre Londres, Ottawa et la CBH concernant les titres de propriété de la Terre de Rupert et leur transfert au gouvernement du Canada qui doit avoir lieu le 1^{er} décembre 1869, sans consultation de la population locale ne manque pas de le rappeler l'auteure. Ce qui conduit tout droit à la troisième et dernière partie du livre: la défense de leurs droits par les Métis.

Cette partie, environ le tiers du livre, est consacrée, avec force détails dont, par exemple, une chronologie de 35 pages des événements survenus entre le 1^{er} octobre 1869 et le 4 avril 1870, au gouvernement provisoire de Riel et aux négociations de l'*Acte du Manitoba*. Les buts de l'auteure sont de montrer

que: 1) les Métis se sont tenus debout pour garantir leurs droits linguistiques, religieux ainsi que leurs terres; 2) les politiciens à Ottawa sont de mauvaise foi jusque dans la rédaction de l'*Acte du Manitoba*, à cause de leur vues assimilatrices; 3) à la fin, même si l'*Acte du Manitoba* est accepté par Riel et son gouvernement, avec ses articles 22 et 23, cet acte semble répondre aux demandes initiales.

Ainsi, la table est mise pour le tome 2: «Le temps des outrages». Notons au passage le changement d'éditeur survenu, à notre connaissance, après ce qu'on peut appeler un différend éditorial avec les Éditions du Blé.

Ce deuxième tome, divisé en 13 chapitres, couvre la période de 1871 à 1916. Il expose les péripéties du dépouillement des Métis de leurs terres, du non-respect de la loi constitutionnelle négociée, de l'élimination des droits linguistiques et confessionnels des francophones catholiques devenus minoritaires au Manitoba.

Les six premiers chapitres traitent essentiellement du sort réservé aux Métis après 1870: l'armistice «promise» à Riel et aux autres Métis qui ne vient pas et qui les empêche d'occuper la place politique qui, selon l'auteure, aurait dû leur revenir, surtout à Riel. S'ajoute à cela l'idée de revanche, de vindicte des *Canadians*, qui empoisonne les débuts politiques du Manitoba et pénalise les francophones. Comme si ce n'était pas suffisant, l'immigration réduit le poids démographique, donc politique, des Canadiens français. Le tout culmine avec la perte des terres promises aux Métis qui choisissent de migrer vers l'Ouest. Le chapitre 6, qui s'éloigne du Manitoba français pour aller du côté de Batoche, se présente comme un incontournable pour finir l'histoire du chef métis, Riel. Ceci clôt le cycle de dépossession et de mise à l'écart des Métis. Place maintenant à l'édification d'un Manitoba WASP.

Le chapitre 7 constitue le premier élément d'un puzzle centré sur l'abolition du système confessionnel des écoles et du français comme langue officielle du gouvernement manitobain et du Manitoba. Les deux chapitres suivants retracent les tentatives judiciaires et les tractations politiques menées par les francophones afin de retrouver, au moins partiellement, leurs

droits constitutionnels. La dimension politique met l'accent sur l'opposition des points de vue de Laurier et de Langevin.

Les chapitres 10 à 12 de la dernière partie du livre portent sur deux «outrages». D'abord, la division de l'archidiocèse de Saint-Boniface qui marque, du point de vue religieux, la division linguistique de la province avec la constitution d'un diocèse pour les paroisses anglophones. Puis, la question scolaire qui commence avec la difficile mise en œuvre du règlement Laurier-Greeway et qui se termine avec l'élimination pure et simple du français des écoles publiques en 1916, point d'orgue des «outrages» infligés aux francophones.

Le dernier chapitre du livre retrace les débuts de l'organisation des Canadiens français face à la disparition de leurs droits avec la création de l'AECF. La «résistance» aux outrages s'en vient. L'auteure prépare le lecteur pour le prochain tome de son grand projet.

Voilà pour le contenu des deux premiers tomes du chantier historique de Jacqueline Blay sur le Manitoba français. Que dire, que penser du fond, de la forme et de la présentation de ces deux volumes?

Le fond d'abord. Plusieurs éléments laissent à désirer. Nous n'en relèverons que quelques exemples. Dans le tome 1, au tout début, elle ne situe pas l'arrivée des Européens en Amérique dans le cadre des «Découvertes». On saute tout de suite à Radisson et à Des Groseillers en 1659. À la page 16, quand l'auteure parle des La Vérendrye en 1756, lequel des La Vérendrye s'agit-il puisque le père, Pierre Gaultier de Varenne et de La Vérendrye est décédé en 1749? Toujours au tome 1, à la page 159, comment peut-on arriver à traiter des idées de Taché en s'appuyant sur deux lettres de Provencher adressées à M^{gr} Bourget?

Pour commenter le parcours suivi par l'auteure, deux images me viennent à l'esprit. Pour qui a vu du haut des airs ou qui a navigué sur la rivière Rouge n'a pu qu'être frappé par sa sinuosité faite de multiples méandres. Pourtant, cela ne l'empêcherait pas, par exemple, de conduire un bateau de la frontière sud du Manitoba jusqu'au lac Winnipeg. On arrive à notre but, mais c'est long, on est loin de la notion du

plus court chemin entre deux points. Ceci pour faire ressortir les longueurs, le foisonnement de détails à l'utilité plus que douteuse, les détours qui allongent indument le texte. Mais, il faut bien le constater, cette façon de faire cadre pleinement avec le «plan» de l'auteure qui en est un de «fourmi laborieuse» (t. 2, p. 5) qui a pour but de «vider le sujet» sur les droits des francophones au Manitoba. L'autre image concerne la façon de construire son discours historique. Ici, j'utiliserais l'analogie avec la courtépinte. En quoi consiste l'art de la courtépinte? Essentiellement, à utiliser des retailles de tissus découpés puis agencés de manière à créer un motif, un dessin, chaque morceau étant cousu sur un canevas. Dans le cas du travail de Jacqueline Blay, nous connaissons le canevas, c'est-à-dire la thèse de l'auteure. Poursuivons l'analogie. Les retailles, c'est le matériel utilisé, les sources, les documents, pour construire le texte. Le matériel se présente souvent comme le résumé d'un document. C'est généralement le cas pour le portrait de personnages où, pour les plus importants, tout repose sur une source unique, souvent un article du *Dictionnaire biographique du Canada*. Citons un autre exemple. Dans le chapitre 12 du tome 2, au moins deux parties sont des résumés d'un seul document: «Pulchérie Nolette ne parle pas anglais» et «1913, le poids de la différence». Les exemples pourraient être multipliés. J'en donnerai un dernier. Dans la première partie du tome 1, à un moment donné, l'auteure veut retracer l'origine des diverses populations qui se trouvent à la rivière Rouge au moment de la création de la colonie d'Assiniboia puis du Manitoba. Pour définir les Métis, elle ne cherche pas à discuter la notion de métis, elle prend une définition, celle d'Auguste-Henri de Trémaudan, datant de 1936, qui cadre bien avec sa thèse. Ce qui, au final, donne l'impression d'un texte construit à partir d'une série de documents singuliers, éparses, qui sont mis bout à bout les uns des autres abordant chacun un court sujet et servant à la construction du récit historique, au dessin préalablement établi de la courtépinte.

Je ne peux passer sous silence toute la question de la présentation du texte. Sa forme rédactionnelle d'abord, puis la présentation matérielle. La forme rédactionnelle relève plus du style des notes de cours que de la thèse qui repose sur des références documentaires qui se veulent complètes et variées. Ce qui n'est pas le cas ici. Un exemple parmi tant d'autres tirés

du t.1. page 66, au bas, l'auteure parle des points de vue divers de l'historiographie des évènements de La Grenouillère sans aucune référence ni même de nom d'auteurs auxquels le lecteur pourrait référer. Un autre élément qui donne au travail une image de manuel scolaire concerne la mise en pages qui agace avec ses nombreuses coupures qui donnent une impression de «capsules historiques» dont la seule logique est la suite chronologique. À plusieurs reprises dans les deux volumes, il y a des pages et des pages de texte sans aucune référence. Visiblement, ceci nous montre que l'auteure cherche avant tout à «raconter» une histoire plutôt qu'elle ne cherche à la «construire», à «l'expliquer» à travers les documents. Et, que dire de ce «Journal de la Résistance» des pages 236 à 272 du tome 1, simple chronologie des évènements sans aucune forme d'analyse! L'auteure aurait pu, au moins, continuer à faire ce qu'elle fait bien, c'est-à-dire raconter l'histoire.

La présentation matérielle des deux volumes montre des lacunes frappantes. Entre autre, la mise en pages avec ses nombreuses coupures «flottantes» à mi-page ou aux trois quarts, ainsi que les interlignes entre les paragraphes qui ne sont pas toujours respectés. Que dire de la présentation des notes en bas de page où chaque tome utilise un système de numérotation différent! D'ailleurs, l'auteure se sert fréquemment de ces notes non pas pour fournir une référence ou un complément d'information mais comme un commentaire éditorial; par exemple au tome 2, page 155, note 400. À la page 98 du tome 2, l'auteure se permet même de reprendre le même texte d'une note explicative antérieure.

Globalement, l'ensemble du projet est de la vieille histoire. De l'histoire politique vue de haut à travers les élites sociales, économiques, politiques et religieuses. C'est là une des grandes déceptions de cet ouvrage: ne pas avoir vu surgir, vivre, au fil de ces quelque 700 pages, les francophones qui ont bâti le Manitoba français. Prenons un exemple de rendez-vous manqué avec la francophonie manitobaine. Dans le tome 2, quand l'auteure aborde l'immigration, au lieu de s'étendre sur le travail de Sifton et sur les Mennonites, les Anglo-Saxons, les Ukrainiens et autres qui sont venus peupler la province, on aurait aimé qu'elle nous parle de l'immigration belge, française, suisse, de l'installation de ces gens qui ont ouvert de nouvelles

régions, qui ont contribué à l'expansion de la francophonie manitobaine. Non! Cela ne servait pas la thèse misérabiliste de l'auteure sur les outrages. Donc, exit l'immigration francophone. Ce qui nous amène à nous demander si nous n'avons pas été piégés, ou trop enthousiasmés, par le titre *Histoire du Manitoba français* en pensant qu'on y verrait vivre, vibrer la francophonie manitobaine, histoire tant attendue. Force nous est de constater qu'il faut prendre le mot Manitoba dans son acceptation purement institutionnelle, c'est-à-dire au sens de «province», de gouvernement. Tout comme il faut comprendre le terme «français» au sens de: la place du français dans la province du Manitoba.

Ce travail n'est définitivement pas une œuvre historique au sens où une personne cherche à comprendre un problème, un phénomène, à l'analyser. Nous avons affaire à un travail de mémorialiste. Et, à ce titre, ce travail a du mérite. Il n'en demeure pas moins que l'histoire des francophones au Manitoba, leur implantation, leur diversité originale, leurs rôles politique, social, économique et culturel, reste encore à faire, car celle-ci ne peut se confiner à une histoire par en haut des «outrages» subis puis de la lutte pour la survie, ce qui devrait suivre dans les prochains tomes du projet de Jacqueline Blay.

Michel VERRETTE
Université de Saint-Boniface

**BOLIVAR, Bathélemy (2013) *Tempo*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 60 p.
[ISBN: 978-2-923673-89-9]**

L'univers de Bathélemy Bolivar, poète originaire d'Haïti, s'impose lentement et exige, pour se développer, un «tempo» contemplatif – comme le suggère le titre du recueil, *Tempo* –, une sorte de flottement ou une clôture partielle des yeux, à l'instar de ceux que requièrent certains rituels, notamment la méditation. La lecture de ce livre nous porte et nous supporte, nous fait vaciller dans une solitude propice à la réflexion sur les mystères du temps: «[...] que sais-je de l'amour du temps / qui impose?» (p. 9). Les poèmes brefs et rythmés procurent l'étrange sentiment de participer à la dynamique première de l'imagination, à son effervescence créatrice: